

## IMAGES AND PERCEPTIONS – CHRONICLERS AND TRAVELERS

### IMAGE ET REALITE: L'HISTOIRE D'EUROPE CENTRALE CHEZ LES CHRONIQUEURS MOLDAVES, JUSQU'AU MILIEU DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

ILEANA CĂZAN

L'historiographie roumaine médiévale a graduellement acquis une structure en partant du modèle culturel byzantin et en s'exprimant dans une langue étrangère, le slavon. Rien d'étonnant que les premières œuvres soient plutôt dépourvues d'originalité. Avec l'apparition de la littérature roumaine au XVI<sup>e</sup> siècle, les domaines se diversifient, l'intérêt des gens de lettres et du public, devenu de plus en plus nombreux avec l'introduction de la langue roumaine en tant que langue littéraire, se penche sur les œuvres historiographiques et nous voyons se développer dans ce domaine, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une production originale et intéressante.

A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, la langue littéraire est en train de se former. Toutefois, trois siècles devront s'écouler pour que l'on arrive à une expression moderne, souple et malléable, propre aux textes littéraires, historiques ou philosophiques. Une analyse chronologique des textes qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle déjà, se montrent plus riches du point de vue lexical et moins tributaires par rapport aux néologismes, fait ressortir les transformations qui ont lieu dans la langue roumaine. Le vocabulaire se diversifie et devient plus nuancé<sup>1</sup>, sans pouvoir toutefois répondre de manière adéquate aux contraintes de l'expression scientifique. Chez Ion Neculce la lecture est agréable, car l'écrivain emploie le style spécifique de la langue parlée, dont la réception est aisée. Pour ce qui est des tentatives de traductions à partir de l'historiographie européenne, à cause du grand nombre de termes spécialisés, dont la langue roumaine était encore dépourvue à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le texte est souvent incompréhensible et les noms propres, de véritables barbarismes<sup>2</sup>.

Au fil du temps, nous voyons un accroissement graduel et une diversification des ouvrages (religion, littérature, historiographie, textes juridiques). La circulation des livres amène l'unification de la langue littéraire<sup>3</sup> et le développement d'un

---

<sup>1</sup> Liviu Onu, *Préoccupations modernes concernant l'édition des textes de littérature roumaine des XVI<sup>e</sup>- XVIII<sup>e</sup> siècles. Entre acribie philologique et évaluation de l'héritage culturel*, in «Revue des études sud-est européennes», 1982, n° 2, p. 189.

<sup>2</sup> Paul Cernovodeanu, *Istoria științelor și a culturii universale într-un manuscris românesc din veacul al XVIII-lea*, in «Revista de istorie și teorie literară», 1977, n° 3, p. 431.

<sup>3</sup> Florian Dudaș, *Vechi cărți românești călătore*, București, 1987.

fonds commun de données sur le passé historique de la Valachie et la Moldavie. Si dans les premières chroniques l'approche unitaire de l'espace roumain extracarpatique est hésitante, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle les événements sont traités dans leur corrélation naturelle, dérivant aussi de la domination ottomane dans les deux principautés et amenant un développement commun et une perception similaire des événements extérieurs.

Il convient de noter que les accents nationalistes sont rares dans l'historiographie de l'époque et que les auteurs de l'époque se montrent dépourvus de partis-pris ethniques. Les Hongrois, les Polonais et plus tard les Autrichiens, ainsi que les Turcs et les Tatars ne sont jugés qu'à travers le prisme des «dégâts» ou des «maux» apportés au pays. Ils ne sont pas classifiés globalement et leurs actions sont jugées dans le contexte politique et militaire de l'époque, dans la plupart des cas en faisant référence à un personnage historique ou autre. En ce qui concerne l'histoire d'Europe, les chroniqueurs roumains du XVI<sup>e</sup> siècle parlent surtout des voisins: *Țara Ungurească* (le Pays hongrois), surtout la Transylvanie, *Țara Leșească* (le Pays polonais) et le grand Empire ottoman, avec lequel les princes roumains entretenaient des contacts politiques constants, comprenant les alliances, les conflits armés ou les rapports de soumission.

Jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les Habsbourg ne sont que rarement cités dans les textes historiques roumains, et cela uniquement en parlant d'événements extérieurs, sans que l'on saisisse une liaison causale entre les conflits se déroulant en Europe centrale et de l'Est. Les chroniqueurs semblent ignorer l'engrenage politique complexe qui avait mis la Maison d'Autriche en conflit avec l'Empire ottoman en Europe centrale, méridionale et de l'Est après la bataille de Mohács de 1526.

Les textes historiques moldaves les plus anciens, notamment les chroniques anonymes de Bistrița et de Putna, ainsi que les trois variantes, *Cronica moldo-germană* (la Chronique moldo-allemande), *Cronica moldo-polonă* (la Chronique moldo-polonaise) et *Cronica moldo-rusă* (la Chronique moldo-russe), sont sans doute des annales officielles, dont la date de début pourrait être placée pendant les dernières années du règne d'Alexandre le Bon<sup>4</sup>, mais qui certainement ne sont devenues une préoccupation constante de la Cour que pendant le règne d'Etienne le Grand. Les événements de ce règne sont les mieux rendus. Pour les règnes précédant celui d'Alexandre le Bon, les données se résument à une liste chronologique et généalogique des princes régnants, très probablement rédigée d'après les listes de commémoration du monastère de Bistrița, qui nous apprennent la succession des premiers princes. La période des luttes pour le trône, 1432-1457,

---

<sup>4</sup> P. P. Panaitescu, *Introduction à l'édition Cronicile slavo-române din secolele XV-XVI, publicat de Ioan Bogdan*, București, 1959, pp. IX-XII; G. Mihăilă, *Istoriografia română veche (sec. al XV-lea – începutul sec. al XVII-lea) în raport cu istoriografia bizantină și slavă*, in «Romanoslavica», t. XV, 1967, pp. 157-202.

comprend des informations plus détaillées, pour qu'enfin le règne d'Etienne le Grand occupe la plus grande partie du texte<sup>5</sup>.

La figure symbolique de ce prince reste liée aux guerres contre les Turcs et aux relations avec les Polonais, la puissance souveraine qui avait souffert une défaite honteuse en 1497 et qui en 1484 n'avait pas été en mesure d'honorer les obligations qui découlaient du serment de vassalité prêté par la Moldavie, notamment celles de fournir de l'aide militaire à la principauté en cas de danger. Etienne le Grand apparaît non moins couvert de gloire dans la lutte de Baia de 1467, contre Matthias Corvin, lorsque le prince moldave entrava la tentative du roi de Hongrie d'entrer en Moldavie dans le but secret de récupérer Chilia, occupée par Etienne le Grand en 1465. Dans les chroniques citées plus haut, tous ces événements ont un dénominateur commun: l'effort du prince moldave de préserver l'indépendance du pays et de garder intact le prestige dont la Moldavie jouissait à l'époque<sup>6</sup>.

Les chroniques ne font aucune référence aux relations avec la Maison d'Autriche. Ces relations pourtant existaient. Ou bien les auteurs anonymes ne les considéraient pas importantes, ou bien ils ignoraient leur existence, vu qu'il s'agissait de négociations à caractère privé, sinon même secret. Dans la lettre envoyée à Etienne le Grand en 1490 par l'archiduc Maximilien, le futur Maximilien I, devenu empereur à la mort de Mathias Corvin, l'archiduc demandait l'assistance du prince moldave afin d'obtenir les votes de la Diète hongroise. La lettre est sans équivoque pour ce qui est de l'importance que le futur empereur attribuait à la position d'Etienne le Grand en Europe centrale et de l'Est et à l'aide que le prince moldave pouvait lui offrir dans le conflit compliqué autour de la succession au trône hongrois, resté vide après la mort de Matthias Corvin<sup>7</sup>. D'ailleurs, le roi de Pologne, Jean Albert, qui convoitait le même trône au détriment de son frère Ladislas, que la noblesse hongroise préférait, allait à son tour lui demander l'aide à ce sujet.<sup>8</sup>

La suite de la version de Putna des chroniques du temps d'Etienne le Grand apporte de nouvelles informations sur les Turcs, ne tenant pourtant pas des relations avec la Moldavie, mais des événements historiques européens amenant l'implication des Habsbourg dans la lutte pour hégémonie en Europe centrale et sur la ligne du Danube. Il s'agit de la chute de Belgrade en 1521 et la bataille de

<sup>5</sup> *Cronicile slavo-române ...*, p. 56 et sqq.

<sup>6</sup> Ileana Căzan, *Aliați de nădejde – dușmani de temut. Țările române în contextul politicii central-europene în epoca lui Ștefan cel Mare*, București, 2004, pp. 121-122; voir aussi Ileana Căzan, Eugen Denize, *Marile puteri și spațiul românesc în secolele XV-XVI*, București, 2002, pp. 145-148.

<sup>7</sup> Fr. Firnhaber, *Beiträge zur Geschichte Ungarns unter der Regierung der Ludwig II (1490-1596)*, Wien, 1849, pp. 34-35.

<sup>8</sup> *Materiały do dziejów dyplomacji Polskiej, zlat 1486-1516 (Kodeks Zgrzebski)*, éd. par Józef Garbacik, Wrocław, Warszawa, Kraków, 1966, pp. 12-14; voir aussi Ș. Papacostea, *La guerre ajournée; les relations polono-moldaves en 1478. Réflexions en marge d'un text de Fillippo Buonacuorssi Callimachus*, in «Revue Roumaine d'histoire», 1978, n° 1.

Mohács, traitées surtout dans la version appelée par Ioan Bogdan *Cronica moldo-sârbească* (Chronique moldo-serbe), qui s'applique surtout à corréler les événements de Moldavie à ceux de Serbie et de Bulgarie<sup>9</sup> et à les placer sur le fond de l'héritage byzantin, réclamé par l'Empire ottoman. Le jugement de valeur du chroniqueur au sujet de l'expansion ottomane est très timide: après l'installation des Turcs à Gallipoli «il y eut de grands désordres et du trouble, et les pays chrétiens eurent beaucoup de pertes»<sup>10</sup>. Pour ce qui reste, il s'agit d'une simple énumération de dates, sans commentaire aucun, ce qui ne nous donne aucune idée de l'atmosphère mentale générale de l'époque au sujet de la présence de plus en plus menaçante des Turcs dans les Balkans.

L'image des Habsbourg, comme nous l'avons déjà remarqué, n'apparaît pas dans les textes du XVI<sup>e</sup> siècle de manière proprement dite. Par contre, l'étude des documents diplomatiques montre qu'il y eut de nombreux contacts et que l'implication de la Maison d'Autriche dans la politique des pays roumains fut un facteur définitoire dans la politique étrangère des princes régnants des Principautés danubiennes à travers le XVI<sup>e</sup> siècle. Toutefois, les échos dans les chroniques contemporaines sont faibles et ils nous parviennent par recul, surtout grâce aux implications de la lutte entre Ferdinand d'Autriche et Jean Zápolya pour la domination de la Transylvanie.

De brèves notes, qui apparaissent dès le XV<sup>e</sup> siècle, font référence surtout à l'implication des voisins beaucoup mieux connus, notamment des Hongrois, dans leur lutte contre Frédéric III. Ce sont les événements les plus anciens ayant suscité l'attention des chroniqueurs roumains. Leur attitude est plutôt favorable envers la partie hongroise, représentée dans cette lutte d'un demi-siècle par la famille des Hunyadi. Le jugement est sans doute influencé aussi par l'action anti-ottomane qui, au XV<sup>e</sup> siècle, fit du royaume hongrois un ennemi redoutable de l'expansion ottomane, entravée pendant plusieurs décennies par Jean Hunyadi et Matthias Corvin.

«Dans ce temps-là (1473) Batăr Iștvan [Sigismond Báthory], prince de Transylvanie, avec Chimeș Pal [Paul le Chinois], fit la guerre aux Turcs, au champ que l'on appelle Chenier [Champ du Pain] et 30 000 Turcs et 8 000 Hongrois y périrent: mais la bataille fut alors gagnée par les Hongrois.

Et Mateiaș, le roi des Hongrois, pris Beciu des mains des Allemands, par la famine, et c'est à Beciu qu'il trépassa, et l'on dit que ce jour-là, quand le roi Mateiaș trépassa à Beciu, ce jour même, les lions qu'il avait à Buda s'étripèrent.»

«C'est en 6998 (1490) que le roi hongrois Mateiaș trépassa».<sup>11</sup>

---

<sup>9</sup> I. Bogdan, *Cronice inedite atingătoare la istoria Românilor*, in *Scieri alese*, București, 1968, p. 394.

<sup>10</sup> *Cronicile slavo-române*, p. 189.

<sup>11</sup> I. Bogdan, *Cronica și analele putnene*, in *Vechile cronice moldovenesci până la Urechia*, București, 1891, p. 197.

Le fragment est une illustration de la perception des événements extérieurs par les chroniqueurs des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Leurs notes sont lapidaires et dépourvues d'un jugement de valeur profond, elles comportent des rumeurs, des légendes (comme par exemple les lions de Matthias) et, à l'occasion, une attitude favorable ou hostile, ne nous permettant pas plus que de soupçonner un certain état d'esprit. En vérité, il ne s'y agit certainement pas d'une image proprement dite, dans le sens moderne de *l'image de l'autre*.

Les chroniques du XVI<sup>e</sup> siècle portent à l'attention du lecteur des faits historiques nus et bien souvent incomplets, mal notés ou intégrés dans la narration selon un modèle byzantin, comme par exemple celui du chroniqueur Manasses, ce qui rend difficiles l'exposition et la compréhension des faits relatés, car le récit de Manasses ne pouvait correspondre à un déroulement d'événements dans l'espace roumain.

Ce modèle byzantin, sur lequel on greffa des informations plus riches que celles des premières chroniques, et mieux individualisées, fut introduit par Macarie, Eftimie et Azarie. Tous les trois furent des moines: le premier, Macarie, supérieur du monastère de Neamț et évêque de Roman, et les deux derniers, apparemment, ses disciples, selon les dits d'Azarie, qui se déclare «le plus humble de ses élèves»<sup>12</sup>. Tous les trois furent des chroniqueurs officiels: Macarie écrivit sur l'ordre de Petru Rareș, Eftimie pour Alexandru Lăpușneanu et Azarie à la cour de Petru Șchiopul. Ils montrent tous les trois une passion pour la rhétorique, ce qui fait surtout de Macarie et d'Azarie des imitateurs fidèles du chroniqueur byzantin Manasses, dans l'œuvre duquel ils puisent à pleines mains, en copiant des passages entiers et en les intégrant de façon assez malhabile dans leur récit des événements moldaves. Il existe aussi des passages indépendants, qui nous permettent de surprendre l'attitude de la cour princière envers les événements de politique extérieure.

Macarie, qui écrivit pendant le règne de Petru Rareș, reprend les événements à partir de la mort d'Etienne le Grand en allant jusqu'en 1551. Sa chronique apporte une approche différente par rapport aux annales du XV<sup>e</sup> siècle. L'auteur se sent obligé d'expliquer son intérêt pour l'histoire générale: «nous avons trouvé bon de parler un peu des royaumes voisins, à l'intention de ceux qui voudraient bien nous écouter»<sup>13</sup>. Le chapitre en question offre des informations sur les campagnes de Selim I<sup>er</sup> et de Soliman, en Egypte et respectivement en Serbie, sur la prise de Belgrade et de Rhodes et sur la bataille de Mohács. On y retrouve aussi des données sur la Valachie et, sans doute, sur l'Empire ottoman.

«En 7030 [1522], l'empereur Soliman, après la mort de son père Selim, partit de Țarigrad et alla vers l'amont du Danube et, arrivant aux frontières de la Hongrie, ils se mirent à piller et à incendier le pays et, arrivant devant Belgrade, ils

---

<sup>12</sup> Mihai Berza, *Empire Ottoman et relations roumano-turques dans l'historiographie moldave des XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, in «Revue des études sud-est européennes», 1972, n° 3, p. 604.

<sup>13</sup> I. Bogdan, *Cronicile slavo-române*, p. 76.

se mirent à l'assiéger et, je ne sais pourquoi, les Hongrois prirent si grande peur qu'ils ne donnèrent aide aucune et ne se levèrent point contre les Turcs; enfin, les habitants de la ville de Belgrade se livrèrent aux Turcs et les Turcs prirent Belgrade et un bon nombre d'autres forteresses. Et, ayant pillé le pays de Sirmiul, ils prirent le chemin de retour et ramenèrent avec eux à Constantinople les reliques de notre mère, la très Sainte Parascheva de Belgrade ...

... En 7033 [1525], le Pays hongrois fut de nouveau envahi par les hordes turques, avec leur abominable maître Soliman et, trois ans après avoir conquis Rhodes, ils défirent complètement le roi même, avec toute son armée, par ruse et fourberie et ils pillèrent une bonne partie du pays et prirent la ville royale de Buda et retournèrent en toute tranquillité à leurs affaires. Le pays connut alors de grands troubles, car un roi se montra au nord et un autre à l'ouest; les Saxons se rangèrent du côté de celui de l'ouest, car il était allemand, notamment Ferdinand, et celui du nord, puisqu'il était hongrois, notamment Ianăș, c'était les siens qui le soutenaient; et selon les circonstances, ou bien les Hongrois se rangeaient du côté du premier, ou bien les Saxons du côté du second; et en se battant sans cesse les uns contre les autres, ils firent beaucoup de mal au pays.»<sup>14</sup>

L'attitude la plus tranchante que Macarie prend est celle contre les Turcs. Les épithètes ne laissent aucune ombre de doute à ce sujet. Soliman est l'«abominable maître», les Turcs gagnent la victoire grâce à leur nombre, mais aussi par «ruse et fourberie», pour qu'ensuite ils pillent le pays et prennent Buda. A noter qu'ensuite ils «retournèrent en toute tranquillité à leurs affaires». Macarie a su deviner que le désastre qui suivit la défaite de Mohács n'était pas dû aux pertes souffertes, mais à la lutte pour le trône, entre Ferdinand et Jean Zápolya. Par leur ambitions, les deux «firent beaucoup de mal au pays».

Si du point de vue religieux, le moine Macarie ne voit aucun rapprochement possible entre l'Empire ottoman et le monde chrétien, sa position à ce sujet étant irréductible, sur le plan politique il montre assez de souplesse. Toute défaite essuyée par Soliman est clamée avec joie. Par contre, la remise de Petru Rareș sur le trône moldave par le même sultan lui semble juste et nous pouvons lire à travers les lignes une légitimation de la situation existante où, face aux trahisons successives des boyards, le sultan apparaît comme l'instrument de la justice divine et aussi comme garant de l'ordre naturel de l'Etat. Petru Rareș est remis dans ses droits car Soliman prête l'oreille à ses supplications et à ses arguments et il se montre dégoûté par le manque de loyauté de ses sujets. Il s'agit ici de l'action justicière entreprise par un *païen*. A part la cause chrétienne, qu'il salue avec enthousiasme, Macarie est aussi le premier défenseur d'un Etat de droit face à un Etat de fait<sup>15</sup>.

Avant d'aborder d'autres chroniques, il convient de nous pencher sur le concept d'*empire* au Moyen Age chez les Roumains, un concept familier dans le

<sup>14</sup> *Ibidem* (*Cronica lui Macarie*), pp. 201-202.

<sup>15</sup> M. Berza, *op. cit.*, p. 607.

mental collectif, tel qu'il ressort des contes populaires et de l'étymologie latine du mot. Après son implantation en Dacie par la force des armes, l'idée impériale s'insinua dans le monde médiéval par l'intermédiaire de la domination byzantine au Bas Danube<sup>16</sup>. L'institution même du prince fut structurée chez les Roumains d'après un modèle byzantin et les empereurs de Constantinople furent considérés les successeurs des empereurs de la vieille Rome<sup>17</sup>. Pour les chroniqueurs roumains, même au temps de la domination ottomane, Constantinople était *la ville des empereurs* (Țarigrad). Nicolae Iorga notait avec raison qu'une fois installé dans *la ville de Constantin*, le sultan devenait pour les princes roumains et leurs sujets l'héritier de l'Ancien Empire et il s'armait de toutes les prérogatives et de tous les droits d'un empereur byzantin, remontant à leur tour à l'héritage romain de l'Antiquité. Les Roumains n'ont jamais employé au sujet du sultan le terme de *grand Turc*, terme que l'on retrouve dans toute la littérature occidentale; pour les Roumains du XVI<sup>e</sup> siècle, le sultan était simplement et exclusivement, de manière générique même, *l'empereur*. En vertu du *droit de l'épée*, qui légitimait toute conquête au Moyen Âge, le sultan était aux yeux des Roumains le vrai empereur qui, de manière intrinsèque, ne pouvait être que généreux, juste, prêt à accorder le pardon et à distribuer des faveurs<sup>18</sup>.

Cette conception se greffait parfaitement sur l'idée d'universalisme promue à partir de Mehmet II et jusqu'à Soliman<sup>19</sup>. L'empire ottoman était l'héritier de droit des empereurs romains, à travers Byzance, tandis que les Habsbourg n'avaient aucun droit à cet héritage. A l'Occident, l'empire n'était pas une construction légitime et Soliman refusa avec obstination de donner à l'empereur Charles Quint une appellation autre que celle de *roi des Espagnols*<sup>20</sup>.

D'autre part, les Habsbourg tenaient pour évident le fait qu'après la conquête de Byzance par les Ottomans, le seul empereur légitime des Chrétiens ne pouvait être que celui qui gouvernait le Saint Empire Romain, devenu à partir de 1486 *de nation allemande*. Dans cet esprit, le premier qui pensa refaire les frontières de la Rome impériale fut Ferdinand d'Autriche. Dès le début, son projet maximal fut celui d'atteindre le *limes danubien* et le bassin pontique. Dans les circonstances données et manquant les fonds nécessaires pour une action armée décisive,

<sup>16</sup> Valentin Al. Georgescu, *L'idée impériale byzantine et les réactions des réalités roumaines (XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) – Idéologie politique; structuration de l'Etat et du droit*, in «Byzantina», t. III, 1971, p. 313.

<sup>17</sup> Petre Diaconu, *Aspects de l'idée impériale dans le folklore roumain*, in «Byzantina», t. III, 1971, p. 19; pour des considérations plus amples au sujet de l'héritage byzantin chez les Roumains, voir aussi Andrei Pippidi, «*Basileia kai authentia*». *Quelques considérations à propos des «Enseignements» de Neagoe Basarab*, in *Byzantins, Ottomans, Roumains. Le sud-est européen entre l'héritage impérial et les influences occidentales*, Paris, 2006, pp. 95-97.

<sup>18</sup> N. Iorga, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, vol. II, p. 98.

<sup>19</sup> Mihai Maxim, *Cristalizarea instituției sultanale în Imperiul otoman în secolele XV-XVI*, in «*Studii și Articole de Istorie*», 1988, p. 179 et sqq.

<sup>20</sup> Il. Căzan, *Habsburgi și otomani la linia Dunării. Tratatate și negocieri de pace 1526-1576*, București, 2000, pp. 79-83.

Ferdinand se contenta de demander à Soliman avec insistance la reconnaissance de ses droits en Hongrie «Inférieure» ou au moins en Transylvanie, mais il ne renonça jamais aux négociations diplomatiques qui lui auraient permis d'étendre son influence politique dans l'espace nord-pontique.

L'argumentation politique d'une telle action était d'ailleurs bien structurée dès les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle. En 1502, le projet de croisade présenté au roi de Hongrie, Ladislas II, par le Ragusan Felix Petancici soulignait l'importance stratégique de la «colonie des Romains» appelée «Dacie par les Anciens»<sup>21</sup>. Johannes Cuspinianus reprit cette idée et il y ajouta un détail important: l'Empire romain avait exercé son autorité depuis la Gaule jusqu'en Dacie et jusqu'aux bords de la mer Noire<sup>22</sup>, donc la frontière naturelle du *Saint Empire Romain de nation allemande* au sud-est ne pouvait être que le *limes* danubien, où se trouvait auparavant la Dacie. Les humanistes allemands ne firent que reprendre l'argumentation politique, ethnographique et philologique introduite au XV<sup>e</sup> siècle par les savants italiens et complétée tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est intéressant de noter la façon dont les théoriciens au service des Habsbourg avaient commencé à politiser les idées de «Dacie» et de «romanité»<sup>23</sup>. Ainsi, dès 1526, Michael Bocignoli, à l'époque en mission diplomatique au service de Charles Quint, faisait remarquer dans sa lettre adressée au secrétaire impérial Gérard de Plaines (Geraldo Plania) l'importance politique et stratégique des pays roumains qui, unis tous les trois, auraient pu entraver l'avance des Turcs; par contre, si les pays roumains capitulaient, «ce serait bientôt la fin des Hongrois et des Polonais»<sup>24</sup>. L'importance stratégique revient comme un leitmotiv chez Johannes Cario, Nicholaus Olahus, ainsi que chez bien d'agents diplomatiques envoyés par Ferdinand aux pays roumains et dans l'Empire ottoman après 1527, comme par exemple Georg Reicherstorffer, Tranquillus Andronicus, Cornelius Duplicius Sceperus et Antonio Verancsics, pour ne rappeler que les noms les plus illustres.

Rien de ces préoccupations de légitimation des droits de la Maison d'Autriche, présentées par tous les hommes de lettres allemands qui avaient pris contact avec les Principautés Roumaines, ne transparait dans les chroniques roumaines. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les Habsbourg ne sont pas un élément important pour les chroniqueurs. A titre d'exemple, reprenons les événements de 1521-1526, tels que présentés dans la suite des Annales de Putna (*Analele putnene*), où l'implication des Habsbourg ne s'y trouve aucunement mentionnée.

<sup>21</sup> F. Petancici, *Via quae ex Pannonia per Transilvaniam et Valachiam versus Thraciam et Pontum*, in A. Veress, *Acta et Epistolae relationum Transylvaniae Hungariaeque cum Moldavia et Valachia*, vol. I, Budapest, 1914, p. 111; voir aussi *Călători străini despre țările române*, București, 1968, vol. I, pp. 443-444.

<sup>22</sup> I. Cuspinianus, *De caesaribus atque imperatoribus Romanis opus insigne*, s. l., 1561, p. 9.

<sup>23</sup> Voir à ce sujet l'ample argumentation d'A. Armbruster, *Romanitatea românilor, istoria unei idei*, București, 1972, p. 71 et sqq.

<sup>24</sup> *Călători străini ...*, vol. I, pp. 175-180.



«En 7034 (1526), Soliman, l'empereur turc, avec toutes ses forces et ses armées de l'est, partit contre le roi hongrois Loîș et il traversa le pays de Sirmiul [Sirmium] et, sur le champ de Mihaciu [Mohács], il vainquit le roi Loîș et détruisit toute son armée et le roi Loîș, fuyant le champ de bataille avec un petit nombre de soldats, se noya dans la rivière; et les villes qui se trouvaient au pays de Sirmiul il les prit toutes, y compris la ville royale de Buda et il brûla même au-delà de Buda, il démolit et pillla la ville de Buda et ensuite il revint sur ses pas.»<sup>25</sup> Chez Eftimie (qui traite de l'intervalle 1542-1554), la légitimation du pouvoir du sultan est beaucoup plus explicite. Pour lui, le sultan est *le grand empereur* ou *le grand empereur tout puissant*<sup>26</sup>. Son attitude est d'autant plus facile à comprendre en sachant que le chroniqueur moldave a écrit sur l'ordre d'Alexandru Lăpușneanu qui, à partir de 1554, était devenu l'ennemi déclaré du camp impérial<sup>27</sup>. Selon Eftimie, le prince de Moldavie avait reçu la confirmation de la part du sultan, car on avait fait connaître à ce dernier que le prince possédait de grandes vertus (intelligence, sagesse, noblesse «et d'autre vertus qu'il convient de louer»). C'est chez Eftimie qu'apparaît l'idée du sultan justicier, qui veille de loin sur le bien du pays, idée qui fera carrière dans l'historiographie<sup>28</sup>.

Azarie reprend l'histoire de la Moldavie depuis 1551, l'année où s'arrête la chronique de Macarie, jusqu'à la montée au trône de Petru Șchiopul, en 1574. Pour lui aussi, les Habsbourg sont un facteur politique secondaire. Leur implication n'est nullement mentionnée dans l'épisode Despot Vodă, prince qui accéda au trône lui aussi grâce aux efforts de l'archiduc Maximilien, le futur empereur Maximilien II (à partir de 1564). Une seule observation y est faite à ce sujet: «pendant la neuvième année du règne d'Alexandre, un certain Despot surgit **chez les Allemands**, fils de prince selon ses dits et ayant accompli de glorieux faits d'armes, et celui-ci qui ramassa autour de lui des gens de langues diverses, bons soldats, braves et féroces comme des lions»<sup>29</sup>. Ces contingents que le prince ramassa («Allemands, Hongrois, Espagnols, Polonais») «sans beaucoup y penser ... il les plaça sous la commande de Tomșa, ne connaissant point le caractère de cet homme»<sup>30</sup>. L'information n'offre aucun élément qui pourrait suggérer une image des Habsbourg; on y note assez vaguement que Jacob Héraclide *est arrivé du côté des Allemands*, sans préciser l'assistance de ces derniers ou les plans anti-ottomans de la Maison d'Autriche, en train de propulser un prétendant hébergé dans ses territoires pendant un bon nombre d'années.

Le terme employé, *Allemands*, montre une fois de plus que pour Azarie le sultan était le seul vrai empereur («il avait gagné par des promesses l'appui des

<sup>25</sup> I. Bogdan, *Cronica și analele putnene*, p. 198.

<sup>26</sup> Idem, *Cronicile româno-slave*, p. 84.

<sup>27</sup> Il. Căzan, *op. cit.*, pp. 275-276; voir aussi Gh. Pungă, *Țara Moldovei în vremea lui Alexandru Lăpușneanu*, Iași, 1994, p. 245 et sq.

<sup>28</sup> M. Berza, *op. cit.*, p. 609.

<sup>29</sup> *Cronicile slavo-române, Cronica lui Azarie*, p. 142.

<sup>30</sup> *Ibidem*, pp. 143-144.

gens de l'empereur, qui s'étaient laissé aveuglés par l'argent et avaient envoyé à Despot l'étendard, de la part de l'**empereur**»<sup>31</sup>). Le comportement juvénile et superficiel du jeune prince Bogdan Lăpușeanu fut porté à l'attention du «**grand empereur** des Turcs Selim», qui écrivit à celui-ci à plusieurs reprises, «pour tempérer ses propensions malheureuses». On y voit, de nouveau, la même image paternaliste du sultan, veillant sur l'ordre en Moldavie.

La sévérité injuste avec laquelle Azarie juge Ioan-Vodă cel Viteaz s'inscrit dans le contexte général de la chronique. Le soulèvement de celui-ci ne fut qu'une trahison insensée, mettant en danger le *bien du pays* et faisant ressortir le caractère infâme du prince: «O, toi le pire des pires, petit-fils du mensonge, Ioan, fils du diable, par ta trahison et tes ambitions insensées, tu amenas la destruction du pays.»<sup>32</sup>

Nous retrouvons un autre genre d'informations concernant les Habsbourg chez Despot vodă, qui fut un promoteur de la culture humaniste et qui visita les cours d'Europe centrale et de l'Est, surtout celles de l'Empire allemand et par la suite celles des nobles polonais et qui était tenu pour un véritable homme de lettres.

Jacob Héraclide, qui s'intitula *Despote de Samos*, devint l'un des favoris des Habsbourg grâce à l'Empereur Charles V. On retrouve son nom mentionné comme tel, pour la première fois, dans le diplôme accordé par Charles V à Bruxelles, le 22 octobre 1555. Ce diplôme est trois fois important: il donne des informations sur l'origine de ce personnage si controversé, il indique la position que Despot occupait parmi les protégés de Charles et il marque le début de son ascension au service des Habsbourg. Nous apprenons que Jacob Héraclide, grâce «aux qualités exceptionnelles de son esprit et de son corps» et grâce aussi au renom de sa famille et aux vertus montrées sans cesse au service de l'empereur, recevait le droit de nommer des notaires publics, des docteurs et des poètes lauréats, en les choisissant parmi les étudiants qui avaient suivi les cours des universités de l'Empire allemand. Ce privilège était accordé par Charles V «à sa propre initiative» et compte parmi les rares documents de ce type émis sur l'ordre spécial du monarque. Le texte du privilège explique la sympathie de l'empereur envers Despot: son «oncle maternel» avait servi l'empereur avec fidélité pendant le siège et la conquête temporaire de la forteresse de Coron (1534-1535) de Morée, où il était tombé prisonnier<sup>33</sup>. Despot lui-même, étudiant en médecine à Montpellier et accusé de meurtre, s'était enfuit de France, avait rejoint les troupes impériales pendant les luttes contre l'armée française en 1554 et il s'était fait valoir par ses prouesses<sup>34</sup>

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 142.

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 151.

<sup>33</sup> Cet *oncle maternel* mentionné dans le texte, notamment le dernier despote de Samos, n'était nullement apparenté à Jacob Héraclide, qui avait été son secrétaire. A la mort de son protecteur, le jeune aventurier vole les documents privés du trépassé et commence son périple à travers l'Europe, en se recommandant le dernier héritier en vie du petit despotat occupé par les Turcs.

<sup>34</sup> A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, vol. I, București, 1929, p. 152.

dans la bataille de Renty. Il avait été ennobli par la suite, en recevant des armoiries (écu écartelé: en bas à gauche, un poisson naturel sur un champ d'argent, la bouche ouverte et tenant une bague; en haut, à droite, un temple d'azur sur un champ d'argent; en bas à droite et en haut, à gauche, un champ d'or, sur lequel on voit un laurier déraciné, de couleur naturelle, avec un serpent tortillé à ses branches, et un lion rouge, armé et langué d'argent. L'écu était surmonté d'une couronne en or). Le diplôme reconnaissait l'ascendance impériale de Despot, légitimait ses prétentions présentes ou futures et faisait admettre le jeune Grec aux rangs des aristocrates de l'Empire allemand. En effet, ce diplôme allait lui ouvrir la voie vers les cours royales de Danemark et de Suède, ainsi que vers celles du duc Albert de Prusse et du roi de Pologne<sup>35</sup>.

En 1558, après des années de pérégrination, Despot décida de s'établir en Moldavie, non sans l'accord et l'encouragement des Habsbourg, qu'il avait servis comme émissaire en 1555-1558. Sous le prétexte de son apparentage à la princesse Ruxandra, épouse d'Alexandru Lăpușeanu, Despot se rendit à la cour du prince et commença son ascension au trône de Moldavie. Jacob Héraclide argumenta ses prétentions au trône à l'aide d'une généalogie fabriquée, selon laquelle il descendait de toutes les grandes familles impériales byzantines (les Lascarides, les Comnène, les Cantacuzène et les Paléologues), ainsi que des despotes serbes de la famille Brancovici, apparentés par mariage aux princes régnants de Moldavie. L'antipathie de Lăpușeanu le fit s'enfuir de Moldavie dans les comtés de l'est de Hongrie, territoires détenus par Ferdinand. Pourtant, Jacob Héraclide ne perdit pas courage, mais demanda et obtint l'appui constant de l'évêque Jean Forgács et d'Albert Laski, fils du réputé diplomate Jérôme Laski<sup>36</sup>.

Le 16 décembre 1560, à Kosice (Kassau, Cassovie), Despot s'intitulait «par la grâce divine, prince élu de Moldavie» et demandait impérieusement à l'empereur la somme de 15 000 florins, contre laquelle il s'engageait à donner à Ferdinand, une fois monté au trône moldave: «4 chevaux de pur sang turcs et 12 chevaux moldaves, deux balles de peaux de zibeline et, chaque année, 50 bœufs pour les cuisines»<sup>37</sup>.

Le 19 janvier, l'Empereur Ferdinand d'Autriche écrivait au capitaine de la flotte danubienne, Francisc Záy, que même si le roi de Pologne s'y opposait, on devait toujours accorder à Despot l'aide au montant de 8 000 florins, à condition que ce dernier prête le serment envers «nous et nos successeurs, de servir les rois de Hongrie et ... toute la république chrétienne»<sup>38</sup>.

---

<sup>35</sup> N. Iorga, *Nouveaux matériaux pour servir à l'histoire de Jacques l'Héraclide dit le Despot prince de Moldavie*, Bucarest, 1900, pp. 2-3.

<sup>36</sup> M. Stoy, *Jakob Basilikos Heraklides (Despot Vodă), Fürst der Moldau 1561-1563, und die Habsburger*, in «Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung», Bd. 100, 1992, n<sup>os</sup> 1-4.

<sup>37</sup> Archives Nationales Historiques Centrales, *Microfilme Cehoslovacia*, rouleau 103, cc. 55-56.

<sup>38</sup> *Ibidem*, cc. 63-65.

On envoya des sommes d'argent à Despot de plus en plus souvent<sup>39</sup>, à mesure que ses prétentions devenaient plus grandes et ses promesses plus généreuses. Le 24 mai 1560 déjà on lui avait fixé une pension annuelle, à payer dans l'Empire, au montant de 400 florins et on avait émis à son intention un sauf-conduit pour tous les territoires des Habsbourg<sup>40</sup>. Le 11 juin 1561, Despot avait rassemblé une armée de 900 hommes, prêts à partir en campagne en Moldavie<sup>41</sup>. Dans les mois de juin et de juillet, des Slovaques et des Hongrois s'y joignirent, et le 1<sup>er</sup> novembre 1561, victorieux, Despot donnait un édit à l'intention de la population moldave.

Les conséquences que la présence de Despot sur le trône moldave entraînait n'échappèrent point au sultan<sup>42</sup>, informé de bonne heure au sujet des événements de l'automne de 1561. Ces événements mirent en danger les pourparlers menés par l'ambassadeur de la Maison d'Autriche Ghislain de Busbecq, entre 1559 et 1562, avec le grand vizir Ali-pacha. Grâce à l'habileté du diplomate occidental et à l'acte de soumission envoyé par Despot dès sa montée au trône, on arrivait ainsi à dépasser un autre moment difficile dans la négociation du traité de paix de 1562.

Le récit que Busbecq fait de l'entrevue pendant laquelle le grand vizir lui apprenait la montée de Despot au trône moldave est suggestif quant à l'importance stratégique donnée à la Moldavie par les deux puissances.

«Nous étions engagés depuis quelque temps dans des négociations de paix et j'avais hâte d'obtenir le succès que j'espérais, quand il se passa un événement qui pouvait tout gâcher. Un homme d'origine grecque, auquel ils font l'honneur d'accorder le titre de Despot, entreprit une expédition en Moldavie, sous la protection des troupes impériales qui gardaient la frontière avec la Hongrie et l'occupa, après avoir chassé le voïvode qui y régnait. Ceci mécontenta fort les Turcs, qui craignaient que des troubles si graves ne soient le commencement de ce qui n'allait arriver que plus tard». Ensuite, l'ambassadeur impérial nous rend son dialogue avec Ali-pacha: «Savez-vous que les Allemands *ont envahi la Moldavie?*» «La Moldavie – j'ai dit – non, et je trouve cela fort invraisemblable. Qu'auraient-ils à chercher, les Allemands, dans un pays si lointain que la Moldavie?» «Mais c'est la pure vérité – répliqua-t-il – comme vous allez d'ailleurs l'apprendre vous même.» En essayant de justifier cette action en tant que simple incursion aux frontières de la noblesse hongroise, et *non pas allemande*, Busbecq se vit rétorquer par le grand vizir: «Ainsi soit-il ... qu'ils fassent ce que bon leur plaît, pourvu qu'ils se tiennent à l'intérieur des frontières de la Hongrie ...; mais *qu'ils envahissent à présent la Moldavie, qui est à une distance de quelques jours d'Andrinople, cela est inacceptable*» (souligné par nous)<sup>43</sup>.

<sup>39</sup> Hurmuzaki, vol. II/1, pp. 370, 371-372, 376.

<sup>40</sup> A. Veress, *op. cit.*, doc. n<sup>os</sup> 226, 227, 228, pp. 179-181.

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 113.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 200.

<sup>43</sup> Ogier Ghiselin de Busbecq, *Turkisch Letters*, London, 1686, pp. 195-197.

L'intérêt stratégique des Habsbourg pour la Moldavie resta constant, même si l'enthousiasme belliqueux des commandants de l'armée impériale fut tempéré par la signature du traité de paix entre les Habsbourg et les Ottomans, le 2 juin 1562. Par conséquent, les troupes de mercenaires à la solde de Ferdinand revinrent en Moldavie et l'ambassadeur impérial, Johannes Belsius, nota le 30 juin: «à présent, les soldats de Hongrie sont arrivés à leur tour, et avant même de descendre de leurs chevaux, ils furent passés en revue par Despot et payés avec grande joie ... Il reste que Votre Majesté ordonne qu'ils soient gardés ici, et qu'ils s'obligent d'y demeurer et de ne pas se faire de mauvais sang pour ce qui est des aspres, qui ici sont beaucoup inférieurs à notre monnaie»<sup>44</sup>.

Nous avons présenté la montée de Despot au trône moldave afin de souligner l'implication sans précédent des Habsbourg dans cet acte politique. La proclamation de Despot à l'intention des Moldaves, par laquelle il commençait son règne en 1561, fut à son tour une indication claire des alliances contractées. Il s'agit de l'adhérence non conditionnée au projet de croisade anti-ottomane initié par la Maison d'Autriche pour l'affranchissement du «Pays des Grecs», de Constantinople et des Détroits<sup>45</sup>, projet que les Habsbourg avaient formé dès 1512-1518, mais qui ne s'était jamais concrétisé.

Les échos de ces événements si denses, qui nous auraient permis de reconstituer l'image que Despot et son entourage se faisaient des Habsbourg, ne se font entendre dans aucun des ouvrages d'historiographie roumaine contemporaine. Par contre, comme nous l'avons déjà mentionné, le prince de Moldavie, un homme de lettres passionné de l'art militaire, a dédié un grand nombre de pages à l'armée impériale, notamment aux grandes campagnes de Charles Quint en Europe. Le premier ouvrage s'intitule *De Marini quod Terovanam vocant atque Hedinii expugnatione*<sup>46</sup>. Dans ce court traité d'art militaire, nous retrouvons l'unique passage de dimensions assez importantes qui traite au XVI<sup>e</sup> siècle des Habsbourg, notamment de Charles Quint. En plus, Nestor, le personnage principal du dialogue imaginé à l'exemple de Platon, fait un éloge sans réserves à l'empereur allemand: «... dans notre siècle, il existe un homme en toute vérité le plus puissant et le plus heureux de tous les hommes qui ont jamais vécu, qui sans doute tire ses racines de notre peuple et qui mérite en faire partie. Il s'appelle Charles V, **empereur de Rome**. Son empire s'étend partout dans le monde et son pouvoir colossal est connu non seulement dans les royaumes d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie, de Belgique,

<sup>44</sup> *Călători străini...*, vol. II, le rapport du 30 juin 1562, pp. 208-209.

<sup>45</sup> N. Iorga, *Scrisori de boieri – Scrisori de domni*, Vălenii de Munte, 1932, pp. 209-210; A. Armbruster, *op. cit.*, pp. 95-96.

<sup>46</sup> Traduit en roumain par P. Rășcanu, sous le titre *Scurtă și adevărată povestire despre luarea Terovanei și a Hesdinului despre lupta de la Renty și despre toate cele cu schimbări de noroc petrecute între imperiali și franci până la acest an 1555, de marchizul Iacobi Basileu, Despota Samosului* et publié dans «Arhiva istorică a României», t. II, București, 1865, pp. 70-76; voir aussi Eugen Denize, *Imaginea Spaniei în cultura românească, până la Primul Război Mondial*, București, 1996, p. 9.

de toute l’Afrique et des autres îles, dont on ne sait plus le nombre, mais il s’étend jusqu’aux Indes occidentales, inconnues dans les temps passés et découvertes **par ses vertus, son courage et sa bonne fortune.**»<sup>47</sup>

La passion de Jacob Héraclide pour l’art militaire transparait dans deux autres traités aussi: *Artis militaris libri quator* et *De arte militari liber*. Malgré le contenu plus aride, strictement lié à l’organisation, à la tactique et à la stratégie employées par les armées occidentales, on y retrouve des références au sujet traité dans l’article ci-présent. Il s’agit de la façon dont l’armée espagnole, partie composante des armées impériales, appliquait la tactique d’enveloppement et de harcèlement de l’ennemi pendant la nuit, afin de l’épuiser avant l’attaque décisive<sup>48</sup>. L’auteur trouve cette tactique très efficace. Pourtant, une fois devenu prince régnant en Moldavie, il ne fit aucune démonstration de maîtrise militaire, sauf pendant la bataille de Verbia, lorsqu’il arriva à chasser Alexandru Lăpușneanu.

Les passages pris en discussion donnent pour la première fois une image synthétique des Habsbourg. Il s’agit ici d’une apologie de l’Empereur qui, à l’époque de la rédaction du texte (1555), était le prince protecteur de Despot. Il est *empereur de Rome*, dans l’esprit de la tradition antique, il «tire ses racines de notre peuple [des Grecs]» et il exerce son pouvoir «partout dans le monde». Des inexactitudes tenant du caractère apologétique surgissent: Charles a fait la découverte des îles «dont on ne sait plus le nombre ... jusqu’aux Indes occidentales», grâce à son courage et à sa bonne fortune. Par contre, c’est chose connue que l’empereur n’a jamais quitté l’Europe et qu’il n’a jamais conduit d’expédition au Nouveau Monde.

Les informations militaires sont assez exactes, même si l’on décèle un certain subjectivisme favorisant les Habsbourg espagnols. Les armées impériales avaient montré leur efficacité à maintes reprises. Ainsi, pendant les *guerres italiennes*, François I<sup>er</sup> avait souffert plusieurs défaites qui l’avaient obligé d’accepter des négociations. A son tour, Charles V s’était montré un adversaire incommode dans les guerres contre le sultan. En 1532, il avait chassé les Ottomans d’Autriche, sans aucune confrontation de grande envergure en plein champ, mais par des attaques ponctuelles sur les flancs. La même année, il avait lancé la campagne dans l’isthme de Corinthe, qui avait placé entre ses mains les forteresses Coron et Patras pendant trois années. En 1535 il chassa les Turcs de Tunis. Des défaites suivirent, comme par exemple celle de Prevezza, en 1536, ou les défaites essuyées par Castaldo en Transylvanie, mais en principe, Charles fut pour Soliman I<sup>er</sup> un adversaire redoutable. Ce ne fut pas le cas pour Ferdinand d’Autriche, qui, sans l’assistance ferme et continue de son frère, ne put convaincre le sultan de sa force militaire et dut assumer une posture de quémandeur perpétuel à la Sublime

<sup>47</sup> *Ibidem*, et P. Rășcanu, *op. cit.*, p. 71.

<sup>48</sup> Constantin Marinescu, *Jacques Basilicos «Le Despote», Prince de Moldavie, 1561-1563, écrivain militaire*, in «Mélanges d’histoire générale», 1938, pp. 319-320, E. Denize, *op. cit.*, p. 10.

Porte, pour la reconnaissance de ses droits «légitimes» en Hongrie et en Transylvanie.

Cette situation politique peut offrir aussi l'explication du fait que les Habsbourg sont si peu présents dans l'historiographie roumaine du XVI<sup>e</sup> siècle. Despot en est l'exception, de tous les points de vue. D'abord, il eut des relations privilégiées avec l'empereur Charles Quint; ensuite, il accéda au trône avec l'appui financier de l'empereur et essaya de retenir l'attention de la Maison d'Autriche avec ses projets ambitieux, malgré la duplicité politique dont il fit preuve dès sa montée au trône moldave. Enfin, les écrits historiques de Despot, même si très élogieuses pour l'image de grande puissance des Habsbourg, restèrent inconnues au milieu roumain contemporain et n'eurent donc aucun impact sur l'historiographie de l'époque. Par contre, ce que les contemporains voyaient, y compris les chroniqueurs, c'était la politique hésitante et conciliante de Ferdinand d'Autriche, incapable de soutenir la lutte commencée ouvertement par Petru Rareș, la perte du Banat en 1552, transformé en *sangeac*, ou le comportement aberrant des troupes impériales commandées par le général Castaldo en Transylvanie, ce qui très probablement poussa les nobles à regagner le camp de la reine Isabelle en 1556<sup>49</sup>. C'est pourquoi nous pensons qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, malgré tous les efforts de la Maison d'Autriche de se faire des alliés des princes régnants roumains, les Habsbourg n'attirèrent point l'attention de l'historiographie roumaine, qui les traita en tant que puissance de moindre importance, face aux efforts de l'Empire ottoman d'expansion et de consolidation du pouvoir en Europe centrale et de l'Est.

Le premier chroniqueur du XVII<sup>e</sup> siècle qui ouvre la série des récits historiques de ce siècle tumultueux, non seulement pour l'histoire des pays roumains mais aussi pour toute l'Europe, est Grigore Ureche (dont nous ne savons exactement que l'année de la mort, 1647).

Pour ce qui est de la politique étrangère des princes régnants roumains, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle la thématique de l'historiographie moldave était déjà fixée et les attitudes mentales et affectives, définies. L'image des Habsbourg change petit à petit et le jugement de valeur reste équivoque, bien qu'il soit évident que les événements dans lesquels ces derniers se trouvent impliqués sont déjà mieux connus. Il serait intéressant d'étudier de plus près la démarche pour l'élaboration de schémas idéologiques, car ces schémas sont le fondement de ce que l'on désigne de plus en plus souvent comme *la longue durée* dans l'histoire européenne.

Le XVII<sup>e</sup> siècle dans la culture roumaine est une période d'affirmation de l'humanisme qui, dans la même vision de *la longue durée*, peut être prolongée pour les sociétés de l'Europe du Sud-Est jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les mouvements de *renaissance nationale* commencent en Serbie, en Grèce et dans les Principautés

---

<sup>49</sup> Pour le déroulement général de la politique de la Maison d'Autriche sur la ligne du Danube, voir Il. Căzan et Eugen Denize, *Marile puteri și spațiul românesc...*, p. 278 et sqq.

Roumaines<sup>50</sup>. En attendant ce moment, les valeurs traditionnelles restent les mêmes, avec un plus de préoccupation pour la promotion de la culture, qui pénètre dans des catégories sociales plus larges. Mais l'humanisme sud-est européen se penche plutôt sur les valeurs civiques, que sur l'affirmation de l'individualisme et il reste encore attaché à l'expérience collective. On ne fait pas encore une séparation entre le sujet et l'objet, comme au cadre de l'humanisme occidental, ce qui mène à une confrontation permanente entre les élites intellectuelles et la conjoncture politique se trouvant sous l'empire de l'instabilité, surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>.

Grigore Ureche a écrit son œuvre pendant les dernières années de sa vie, coïncidant avec l'apogée du règne de Vasile Lupu. La mort l'empêcha d'achever sa chronique, qu'il avait l'intention de mener jusque dans son temps, c'est pourquoi *Letopisețul* s'arrête avec le second règne d'Aaron Vodă, en 1592. Les sources du chroniqueur ne sont pas seulement les chroniques du XVI<sup>e</sup> siècle, mais aussi l'œuvre de Joachim Bielski, homme de lettres polonais. Toutefois, le chroniqueur moldave traite les événements de manière préférentielle, selon sa propre vision de l'histoire. Par exemple, rien ne doit ternir la figure d'Etienne le Grand, devenue légendaire, ni même des événements réellement passés. Si Bielski présente dans des termes sobres et corrects l'hommage déposé par Etienne à Colomée en 1485, Grigore Ureche passe l'événement sous silence, pratiquement en «réinventant» les faits. Ainsi, Etienne et le roi Casimir IV se rencontrent pour discuter «ce qui était le plus important»<sup>52</sup>, pour qu'ensuite Etienne soit couvert de présents et reçoive une escorte de 3 000 hommes, afin de retourner en Moldavie. Pratiquement, Grigore Ureche est le précurseur de ceux pour qui le patriotisme remplace la vérité historique. Pour lui, Etienne ne pouvait être lié par des serments de vassalité à aucune puissance étrangère et la lutte contre les «infidèles» turcs devient un devoir de toute la Chrétienté, vue comme une communauté réunissant par la foi les pays d'Europe occidentale et de l'Est.

Les schémas mentaux du XVI<sup>e</sup> siècle fonctionnent encore parfaitement pour Grigore Ureche, même si l'information est enrichie par des données trouvées par le chroniqueur moldave dans l'historiographie polonaise. Même si *Letopisețul Țării Moldovei* est un ouvrage de petites dimensions, les sources employées par l'auteur sont très nombreuses et comptent des ouvrages appartenant à des hommes de lettres illustres de l'époque. A part une chronique latine d'Alessandro Guagnini<sup>53</sup>, que l'auteur a consultée dans la traduction polonaise de Marcin Paszkowski, Ureche a employé la *Chronique polonaise* de Joachim Bielski, ainsi que celle de Martin

<sup>50</sup> Al. Duțu, *L'Humanisme et l'évolution des rapports culturels européens aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, in «Revue Roumaine d'histoire», 1977, n° 1, p. 13.

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. 15.

<sup>52</sup> P. P. Panaitescu, *Influența polonă în opera și personalitatea cronicarilor Grigore Ureche și Miron Costin*, in «Academia Română. Memoriile Secțiunii istorice», troisième série, t. II, 1925, p. 298.

<sup>53</sup> *Sarmatiae Europae descriptio*, Cracovia, 1578.



Kromer. C'est chez eux qu'il rencontre l'idée de l'origine latine du peuple roumain et il est le premier à l'introduire dans l'historiographie roumaine. Bien que le chroniqueur ne se propose pas d'aborder la conquête de la Dacie par les Romains et que sa chronique débute avec l'arrivée en Moldavie de Dragoș, il dédie un petit chapitre à la langue des Moldaves<sup>54</sup> et, au cours de l'argumentation, il revient avec la phrase devenue célèbre pour tous ceux qui se sont penchés sur la littérature roumaine ancienne: «Les Roumains, tous ceux qui vivent au Pays hongrois et en Ardeal et dans le Maramureș, ont les mêmes origines que les Moldaves, et ils viennent tous de Rome»<sup>55</sup>.

L'idée de la lutte anti-ottomane est encore vive chez Ureche, mais elle commence à prendre la forme d'un idéal projeté dans les jours de gloire d'Etienne ou de l'espoir dans un avenir incertain<sup>56</sup>. D'ailleurs, la plupart des pages traitent du règne d'Etienne le Grand et les détails à ce sujet abondent.

Ureche pense qu'il est très important de connaître ses voisins afin de bien comprendre l'histoire de son propre pays. C'est pourquoi, il trouve nécessaire d'écrire «*L'histoire et les affaires des autres pays tout autour, comme on doit mentionner, puisqu'ils sont nos proches voisins [...] Pour ce qui est du Pays hongrois d'en bas et de la Transylvanie d'en haut, nous montrerons, puisqu'il sont nos proches voisins, comment ils ont eu eux aussi un grand royaume, tout comme les Polonais*». Tout naturellement, vu les sources polonaises employées, la plupart des événements extérieurs décrits par le chroniqueur tiennent de l'histoire de la Pologne. C'est à cette occasion qu'apparaissent les mentions concernant l'élément ethnique allemand en Transylvanie et les luttes des Habsbourg pour la conquête de la province après 1526. «Ardealul ou le Pays hongrois d'en bas s'appelle le pays d'au delà de la montagne, qui comprend une partie de la Dacie et une partie d'au-delà de la montagne ... On l'appelle aussi le Pays des sept villes, en allemand, et les habitants du pays se désignent soi mêmes *ardeleni* ...

Au Pays d'Ardeal n'habitent pas seulement des Hongrois, mais aussi des Saxons et beaucoup de Roumains, qui se trouvent partout, mais le pays est plutôt habité par des Roumains que par des Hongrois ...»

En abordant les luttes pour le trône d'après 1526, Ureche essaie d'expliquer comment les Turcs sont arrivés à contrôler la Hongrie de l'est et la Transylvanie.

«Les Turcs ayant pris la grande ville de Belgrade, qui était le bastion non seulement du Pays hongrois mais aussi de toute la chrétienté occidentale, ils eurent aussi la Dacie et Buda, la capitale du royaume Hongrois. La Dacie déplaça sa capitale à Alba Iulia, du côté de l'Ardeal, sans avoir jamais de répit, les Allemands faisant la guerre aux Turcs et les Hongrois en donnant assistance en en marchant

---

<sup>54</sup> *Letopiseșul Țării Moldovei*, éd. par Liviu Onu, București, 1967, p. 73. «De même, notre langue est prise de beaucoup d'autres langues et notre parler mélangé à ceux de nos voisins, bien que nous tenions nos origines de Rome et que leurs mots soient mélangés aux nôtres».

<sup>55</sup> *Ibidem*, p. 132.

<sup>56</sup> M. Berza, *op. cit.*, p. 617.

contre les Turcs et les Allemands, se liant d'amitié avec les Hongrois et marchant contre les Turcs, leur passaient dessus, et les Turcs, en allant contre les Allemands, passaient encore à travers leur pays. Et les Hongrois, voyant le terrible désastre et le malheur du pays, une fois du côté des Turcs, encore une fois du côté des Allemands, harcelés sans répit par de grandes armées, se fâchèrent et tinrent conseil et s'asservirent aux Turcs et prirent les princes qu'ils leur donnèrent, comme nous le faisons dans nos pays. Et les Allemands, voyant que leurs amis les ont trahis et se sont asservis à leurs ennemis, prirent aux Hongrois la moitié du Pays hongrois d'en haut et ils la tiennent de nos jours aussi.

Ainsi, le Pays hongrois, le grand royaume d'avant, est à présent un corps avec plusieurs membres: les Turcs en tiennent un, avec la capitale du royaume, Buda; les Allemands en tiennent un autre. L'Ardeal, même s'il a un prince, est asservi aux Turcs»<sup>57</sup>.

Ureche juge avec grande lucidité la situation politique et stratégique qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, mena à la perte de l'indépendance par la Hongrie, suite à laquelle la Transylvanie bénéficia d'un statut politique meilleur, en tant que principauté autonome, sous la suzeraineté ottomane («L'Ardeal, même s'il a un prince, est asservi aux Turcs»). L'immixtion des Habsbourg est considérée comme portant atteinte à la tranquillité et à la stabilité du pays. Les Hongrois, ayant assez de tous ces désastres, qui venaient du côté des Turcs et du côté des «Allemands» aussi, «se fâchèrent», et choisirent le moindre des pires, en se soumettant aux Turcs, qui leur accordèrent le droit de choisir leur propres princes. Le chroniqueur trouve nécessaire de préciser que la même chose s'était passée en Moldavie.

Le fragment est trop court pour que l'on puisse en développer l'analyse, mais il nous semble tout à fait légitime d'y voir une attitude hostile envers l'intervention de la Maison d'Autriche en Transylvanie. En jugeant les faits de manière objective, cette immixtion ne fut pas doublée d'une capacité militaire exceptionnelle, qui aurait donné du poids aux prétentions qu'avait Ferdinand d'Autriche d'unifier sous son sceptre toute la Hongrie, c'est pourquoi les Ottomans en profitèrent, pour occuper la Hongrie de l'est en 1541. En plus, le chroniqueur a eu l'intuition de ce que les nobles de Transylvanie ne faisaient que soupçonner pendant l'occupation de Castaldo (1550-1553): le système d'administration des Habsbourg se montrera beaucoup moins permissif que la domination ottomane, qui n'avait aucunement l'intention de transformer les trois principautés en provinces de l'Empire.

Par échange, la politique des Habsbourg en Hongrie occidentale fut celle de limiter graduellement et avec beaucoup de ténacité les privilèges d'une noblesse hongroise excessivement turbulente. Les prétentions de cette dernière étaient alimentées par une conscience de soi argumentée par la pratique et la théorie de la «Couronne de Saint Etienne», vue non pas comme un symbole de l'autorité du roi,

---

<sup>57</sup> *Letopiseșul ...*, p. 133.

mais comme l'image d'un corps politique commun, réunissant le roi et la grande noblesse, avec la mission de gouverner les destins du pays<sup>58</sup>. Une telle conception était difficile à combattre et d'autant plus difficile à «démonter» par la Maison d'Autriche, mais l'action de centralisation des territoires patrimoniaux fut menée à bon bout, même si par la force, après un bon nombre de décennies d'efforts politiques et militaires conjugués.

Si Ureche ne nous dit pas grand chose au sujet des Habsbourg, par contre, les Hongrois ne semblent pas lui être trop sympathiques. Ils sont «mauvais, fureteurs et malfaiteurs, fourbes», si revêches qu'un voyageur ne pourrait passer par leur pays sans permis de la part du roi, et même ainsi, il lui est difficile de trouver le bon chemin, car personne ne lui donne des renseignements. Par échange, Ureche, qui était boyard, semble apprécier la façon dont on applique la loi en Transylvanie, un noble mécontent d'un jugement passé par une cour de justice pouvant transférer son procès à une autre. La Diète a le dernier mot en toutes questions et ni même le prince ne peut contester ses décisions.

La réalité semblait montrer au chroniqueur que la résistance d'un petit pays, comme la Moldavie ou la Transylvanie, était inutile face au colosse ottoman. Ainsi, l'exile que Petru Șchiopul s'était imposé lui semble un geste de grande générosité. Obligé d'accroître le tribut et se confrontant à un problème de conscience, Petru Șchiopul décide de quitter le pays, pour ne pas devenir responsable de l'appauvrissement imminent de ses sujets («Et ils <les moldaves> durent commencer avec un autre et non pas avec lui»). La résistance par les armes n'est aucunement mentionnée, ce qui nous fait penser que, dans la mentalité de l'époque, la lutte contre les Turcs était l'apanage d'une époque glorieuse, longtemps passée.

«Et ayant régné sept ans et demi, il se leva avec la fleur des boyards, car les boyards avaient crainte d'y rester pour qu'il ne leur arrive ce qui était arrivé au temps du Prince Iancul ... Et en passant par le Pays polonais ils se rendirent au Pays allemand et ils y restèrent. Où l'on dit que lorsqu'ils payèrent de l'argent pour se procurer des vivres, ils le firent en pleurant et en disant: *ces larmes ce sont les larmes de pauvres*». C'est pourquoi, selon Ureche, «nous pouvons l'appeler le Bon, car pour le bien du pays il renonça à son propre bien, chose sans précédant et inimitable»<sup>59</sup>.

Bien sûr, Ureche ne nous dit rien du tribu qui avait augmenté à plusieurs reprises auparavant, ni du stratagème en première dans la pratique politique roumaine de l'époque: le prince avait abdicué en faveur de son fils âgé de 5 ans et avait payé pour son investiture les sommes pas du tout négligeables, dues à chaque changement de règne. Ce fut un stratagème ingénieux par lequel Petru Șchiopul sauva son trône, car il fut accepté par le sultan comme tuteur de son fils, après

---

<sup>58</sup> A. Gindely, *Über die Erbrechte des Hauses Habsburg auf die Krone von Ungarn*, Wien, 1873, pp. 10-12, 36.

<sup>59</sup> *Letopisețul ...*, p. 156.

avoir versé 200 000 pièces d'or au sultan et 60 000 au grand vizir<sup>60</sup>. Mais en 1591, le prince se mit à craindre pour la vie de son fils, et ce fut la raison pour laquelle il quitta le pays. L'auteur semble ne pas ignorer les pèlerinages du prince dans les territoires autrichiens. Pourtant, il les expédie dans quelques lignes moralisatrices, bien qu'ils eussent valu une présentation plus détaillée<sup>61</sup>, car ils font partie d'un vrai roman.

Un autre épisode de l'histoire de Moldavie, dans lequel les Habsbourg se sont impliqués, comme déjà mentionné, fut celui du règne de Despot. En y faisant référence, Ureche se contente de mentionner les troupes de mercenaires, sans aucun commentaire. «Cette action terminée, Despot commença de nouveau avec plus d'acharnement, prit à son service Albert Laski et se rendit au pays avec les Allemands, les Suédois et les Espagnols et les Polonais et les Cosaques»<sup>62</sup>. En vérité, le futur prince régnant n'eut à Verbia que des mercenaires de l'Empire allemand, mais le fait que les Espagnols s'y trouvent mentionnés nous montre que l'auteur n'ignorait pas les relations entre Despot et Charles Quint, tandis que la présence des Suédois et des Polonais est prise de l'historiographie polonaise, que le chroniqueur moldave connaissait à fond.

Malgré une immixtion politique et militaire constante de l'Empire autrichien dans l'histoire de l'espace roumain, à commencer par le XVI<sup>e</sup> siècle, à la fin de notre démarche on ne pourrait dire qu'il existe dans l'historiographie roumaine ancienne une image cohérente des Habsbourg, dans le sens courant de la notion de *l'image de l'autre*. Il n'existe que des pièces dispersées qui, comme pour un puzzle incomplet, ne nous permettent d'arriver à l'image vraie que nous devons reconstituer. Nous pouvons parler d'attitudes, de jugements de valeur au sujet d'un événement ou d'un autre, mais aussi d'intérêts ou de la conception propre d'un chroniqueur ou d'un autre. Les sources analysées n'indiquent pas avec précision comment les Habsbourg étaient perçus au niveau de la classe dirigeante (quel pourcentage nous pourrions attribuer à une attitude favorable et quel à une attitude hostile) et il est d'autant plus difficile de reconstituer leur image au niveau des petites gens.

---

<sup>60</sup> Il. Căzan, E. Denize, *op. cit.*, p. 334.

<sup>61</sup> Il. Căzan, *Domni români pribegi în Imperiul german, secolele XVI-XVII*, in *Călători români în Occident*, coord. par Nicolae Boșan et Ioan Bolovan, Cluj-Napoca, 2004, pp. 139-147.

<sup>62</sup> *Letopiseșul ...*, éd. par P. P. Panaitescu, București, 1958, p. 173.